

## PROLOGUE

Une jeune femme pleure de joie, figée dans un sourire. Un homme brandit une pancarte artisanale en signe de protestation. Betsy, l'amie d'enfance de Chicago, est assise au pied de la scène à quelques mètres derrière Bill Clinton. Dans les gradins, le sénateur Bernie Sanders s'enfonce dans son fauteuil. La chanteuse vedette Katy Perry s'est transformée en simple spectatrice. Devant eux, sur la scène de la salle omnisports de Philadelphie, une femme accepte la nomination du Parti démocrate en vue de l'élection présidentielle pour la première fois de l'histoire des États-Unis d'Amérique. Leur idole, leur amie, leur adversaire : Hillary Diane Rodham Clinton.

Pour ce moment historique, jeudi 28 juillet 2016 à 22 h 41, Hillary Clinton est habillée de blanc... la couleur des suffragettes.

Autour de son cou, elle porte le collier que Bill lui a offert pour leurs quarante ans de mariage. En 1975, Hillary Rodham avait accepté de suivre son mari dans « l'Amérique profonde », dans l'Arkansas. Les rôles sont aujourd'hui inversés. Bill est devenu son conseiller et il l'écoute, le regard amoureux, prononcer le discours de sa vie.

« Merci », répète Hillary la main sur le cœur, en direction des délégués et de ses partisans.

Jamais en quarante ans de vie publique celle qui fut première dame, sénatrice et chef de la diplomatie ne s'est adressée à une audience aussi importante: 30 millions d'Américains sont devant leur téléviseur ce soir-là. Elle prend son inspiration avant de s'installer devant le pupitre, face à trois prompteurs. Son discours se doit d'être à la hauteur d'une élection extraordinaire. Avec trois de ses plus proches collaborateurs, Jake Sullivan, Dan Schwerin et Megan Rooney, elle l'a ciselé pendant des semaines. Elle sait qu'elle n'a pas l'éloquence de Barack Obama, venu la veille sur la même scène. Alors elle compense par le sérieux de sa préparation. On devine les séances de répétition dans la manière un peu théâtrale qu'elle a de lever les épaules pour accompagner un trait d'humour, de marquer la fin de ses phrases de son poing droit, ou de sourire d'un air espiègle après une flèche décochée à son adversaire républicain, Donald Trump.

«Imaginez-le dans le Bureau ovale. Un homme qui ne peut résister à une provocation sur Twitter n'est pas un homme à qui l'on peut confier l'arsenal nucléaire.» Comme à chaque fois qu'elle tacle le milliardaire new-yorkais, la formule fait mouche.

D'une certaine manière, le sacre d'Hillary Clinton est l'événement politique le plus prévisible de l'ère moderne. En 1992 déjà, certains Américains se disaient qu'ils avaient élu le mauvais Clinton à la Maison Blanche. Mais la destinée d'Hillary Clinton a bien failli ne jamais s'accomplir. À 61 ans, elle avait manqué tout arrêter après sa défaite aux primaires démocrates de 2008 contre Barack Obama. Et le scénario n'a pas été loin de se répéter en 2016, lors de primaires qui n'ont pas été la simple formalité initialement envisagée.

Lors de cette soirée d'intronisation, comme durant toute la semaine de la convention, la mise en scène est impeccable. Avant l'entrée d'Hillary Clinton, les petites mains de son équipe de campagne ont discrètement distribué des milliers de drapeaux américains aux délégués démocrates. Une quarantaine d'étendards de plusieurs mètres flottent également dans la salle, portés par des militants.

Cette mer de bannières étoilées est censée faire d'Hillary Clinton l'incarnation du rêve américain. Une enfant du baby-boom, héritière et protectrice des valeurs fondatrices des États-Unis. Ce n'est pas un hasard si la candidate revient longuement sur son enfance dans l'Amérique idéale de l'après-guerre, et cite les anciens présidents Franklin Delano Roosevelt et John Fitzgerald Kennedy. Hillary Clinton tente de transcender le clivage gauche-droite pour devenir la candidate du drapeau et de la Constitution face à leur fossoyeur supposé, Donald J. Trump.

«L'heure de vérité approche à nouveau pour l'Amérique, lance-t-elle. De puissantes forces essaient de nous diviser. La confiance et le respect s'érodent.»

La semaine précédente à Cleveland, Donald Trump a rassemblé avec difficulté la famille républicaine. Une convention chaotique, ternie par le boycott de nombreux ténors du parti, l'amateurisme de l'équipe du candidat et la résistance de délégués. Mais Donald Trump lui-même a plutôt bien réussi son allocution. Pour le milliardaire populiste, la nation américaine se trouve à un « moment de crise ». Destruction, criminalité et terrorisme guettent le pays, selon lui.

L'exercice est délicat pour Hillary Clinton, qui veut contrer l'alarmisme de son adversaire sans négliger l'inquiétude et la colère des Américains. Sans oublier leur lassitude devant cette femme indéboulonnable qui a survécu à tous les scandales.

«Je sais très bien que certains ne savent toujours pas quoi penser de moi», convient-elle, avec l'un de ses haussements d'épaules.

Pendant trois quarts d'heure, Hillary Clinton raconte donc pour la énième fois son parcours. Elle décrit les combats qu'elle a gagnés, ceux qu'elle a perdus, et ceux qu'elle mènera si les Américains la choisissent le 8 novembre.

Puis, tradition oblige, un déluge de ballons bleus, blancs et rouges s'abat sur la salle. La famille Clinton savoure ce joyeux chaos pendant quelques minutes sous les yeux des agents du Secret Service. Bill décide de garder un gros ballon pour leur petite-fille Charlotte puis il s'éclipse avec Hillary par une porte latérale sous l'estrade des photographes.

Dans les coulisses, un écran de télévision retransmet la bénédiction qui clôt la convention, prononcée par le pasteur de l'Église méthodiste unie de New York, Bill Shillady.

Hillary prend la main de Bill dans la sienne. Lui baisse la tête et ferme les yeux pour prier; elle fixe l'image du révérend. L'homme a marié leur fille. Il sait la phrase qui émouvra Hillary Clinton. C'est la maxime du fondateur de leur Église, John Wesley, qu'elle connaît par cœur depuis son plus jeune âge.

«Faisons tout le bien que nous pouvons. De toutes les manières que nous le pouvons. Partout où nous le pouvons. À chaque fois que nous le pouvons. À tous ceux que nous le pouvons. Aussi longtemps que nous le pouvons.»

L'armure d'Hillary Clinton ne s'était pas fendue sur la scène. Mais, à ces mots, la candidate démocrate à la Maison Blanche essuie une larme.

## L'ENFANCE MÉTHODISTE (1947-1965)

Dans ses mémoires, Hillary raconte qu'elle était un garçon manqué, un « *tomboy* ». Elle jouait au basket, au base-ball ou au football américain, tant avec les filles qu'avec les garçons. Avec ses grosses lunettes de myope, elle n'était pas la plus jolie des élèves, mais elle impressionnait ses camarades par son assurance et, bien sûr, son autorité. À l'école primaire, elle collectionnait les médailles et les responsabilités, comme celle de surveiller les garçons quand la maîtresse s'absentait de la salle de classe.

« J'avais la réputation d'être capable de leur tenir tête. Peut-être est-ce pour cette raison que j'ai été élue co-capitaine de la patrouille de sécurité, se souviendra-t-elle. C'était une responsabilité importante dans notre école<sup>1</sup>. »

« Les garçons aimaient bien Hillary, se rappellera sa mère, interrogée par la biographe Gail Sheehy. Elle commandait et ils la laissaient faire<sup>2</sup>. »

Hillary est l'enfant d'une autre époque, une époque où garçons et filles ont des destins distincts, où les pères travaillent et les mères restent au foyer. Elle naît deux ans

---

1. Hillary Clinton, *Mon histoire*, Fayard, 2003, chap. 1.

2. Gail Sheehy, « What Hillary Wants », *Vanity Fair*, mai 1992.

après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le 26 octobre 1947, à l'hôpital Edgewater de Chicago. Une période optimiste. L'Amérique a sauvé l'Europe du fascisme, le président s'appelle Harry Truman, successeur de Franklin Roosevelt, et le chômage n'existe pas.

« Je ne suis pas née première dame ni sénatrice. Je ne suis pas née démocrate. Je ne suis pas née juriste, ni féministe, ni avocate des droits civiques. Je ne suis née ni épouse ni mère. J'ai eu la chance de naître dans l'Amérique du milieu du xx<sup>e</sup> siècle – un lieu et une époque qui m'ont offert des choix inconcevables pour un grand nombre de femmes dans le monde d'aujourd'hui<sup>1</sup> », écrira Hillary.

La maison où elle a grandi, achetée par ses parents en 1950 à Park Ridge, en banlieue de Chicago, est toujours là. Tapez l'adresse « 235 Wisner St., Park Ridge, IL 60068 » dans Google Maps et vous la découvrirez, au coin de la rue Elmer, en briques, avec le petit balcon de l'ancienne chambre d'Hillary, à l'étage. Un panneau vert a été installé sur le lampadaire du carrefour : « Rodham Corner », le croisement Rodham<sup>2</sup>.

Hillary y a vécu de trois à dix-sept ans, loin des quartiers noirs et pauvres de Chicago. Imaginez l'archétype de la banlieue américaine d'alors : des dizaines d'enfants jouant dehors ou pédalant sur les trottoirs, des pavillons à perte de vue, cerclés de pelouses vertes, la mère aux fourneaux, la voiture du père garée devant le garage.

Commençons par ce père, si influent sur la personnalité d'Hillary, Hugh Rodham. Républicain. Traditionnel. Dur. Issu d'une famille ouvrière de Pennsylvanie, Hugh connaît la valeur des choses. Son père avait émigré d'Angleterre enfant et passé sa vie dans une fabrique de

---

1. *Mon histoire, op. cit.*, chap. 1.

2. En 1997.

dentelles de Scranton. Sa mère était d'origine galloise, d'une famille de mineurs dont elle fut la seule à avoir dépassé la quarantaine<sup>1</sup>. Mais Hugh a fait des études d'éducation physique et, échappant à la vie à Scranton, a selon la légende familiale sauté dans un train de marchandises vers Chicago, où il devint vendeur de tissus pendant la Grande Dépression, puis finit par créer sa propre petite entreprise de vente de tissus et rideaux.

Le chef de famille inculque à sa fille Hillary et à ses deux frères cadets Tony et Hugh Jr. ses valeurs: l'indépendance, le travail, la discipline. Les Rodham ne sont pas riches mais Hugh a acheté sans emprunter la jolie maison de Wisner Street. « Il se méfiait du crédit et gérait sa petite entreprise en payant chaque facture rubis sur l'ongle dès qu'elle lui était soumise<sup>2</sup> », dira Hillary.

La routine régissait son mode de vie. « Je me souviens bien de mon père priant au pied de son lit tous les soirs, ça m'impressionnait énormément car il avait été joueur de football américain. Ayant servi dans la Navy pendant la Seconde Guerre mondiale. C'était quelqu'un de dur, indépendant, un petit patron, mais il était là, humble, à genoux devant Dieu<sup>3</sup> », dira Hillary en avril 2014, au grand rassemblement annuel des femmes de l'Église méthodiste unie, à Louisville.

Tout excès était interdit. Hugh grondait ses enfants quand ils réclamaient quelque chose, les avertissant qu'ils finiraient dans un foyer pour sans-abri, un refrain répété à l'envi. Dans leur Cadillac, les Rodham montraient à leurs enfants les quartiers pauvres de Chicagoe, afin de

---

1. Megan Smolenyak, «Hillary Clinton's Celtic Roots», Irish America, avril 2015: <http://irishamerica.com/2015/03/hillary-clintons-celtic-roots/>

2. *Mon histoire, op. cit.*, chap. 1.

3. Discours à Louisville (Kentucky), 26 avril 2014.

marquer leur esprit. « Tu ne sauras jamais à quel point tu as de la chance<sup>1</sup> », répétait Hugh.

La télévision, achetée en 1951, était un luxe, réservée à des émissions spéciales, comme le « Ed Sullivan Show » le dimanche soir. L'un des tout premiers McDonald's des États-Unis ouvrira en 1955 à quelques kilomètres, à Des Plaines. Les Rodham ne s'y rendront que pour les grandes occasions. À l'époque, toute la famille dîne ensemble à la maison, à 18 heures.

La frugalité de ces années n'a pas disparu chez Hillary, même depuis qu'elle est millionnaire, en tout cas selon ses dires. Elle assure qu'elle remet encore la moindre olive dans le bocal et enveloppe le moindre bout de fromage pour ne rien perdre<sup>2</sup>.

Dans le Park Ridge des années 1960, les plaisirs sont permis seulement dans le cadre d'une sorte de contrat entre parents et enfants, qui doivent s'acquitter de corvées domestiques et exceller à l'école. Ce cahier des charges convient à l'aînée des Rodham. Si elle n'est pas forcément la première de la classe<sup>3</sup>, elle est une très bonne élève, la « chouchoute » de nombreux professeurs, car dotée d'une grande mémoire et d'une forte capacité de travail.

Elle raconte que son père la félicitait rarement, commentant ses bonnes notes d'un : « Eh bien, Hillary, ton école doit être bien facile<sup>4</sup>. » Ou encore : « Si tu as des problèmes à l'école, tu auras des problèmes à la maison. » Ses professeurs ont souvent raconté leur bonheur à faire travailler cette élève studieuse, à forte personnalité. Elle vénère son professeur d'histoire de troisième, Paul

---

1. Hillary Clinton, *Il faut tout un village pour élever un enfant*, Denoël, 1996, chap. 2.

2. *Mon histoire*, *op. cit.*, chap. 1.

3. Carl Bernstein, *A woman in charge*, Alfred A. Knopf, 2007, p. 30.

4. *Il faut tout un village...*, *op. cit.*, p. 22.



Carlson, républicain comme son père – et comme tout le monde à Park Ridge. Hillary, lycéenne, défend alors fièrement le républicain Barry Goldwater à l'élection présidentielle de 1964. « Rien n'était pire à la maison que de dire du bien des démocrates<sup>1</sup> », racontera Hillary.

Mais Hugh est une personnalité distante, qui impressionne ses enfants, contrairement à leur mère, Dorothy Howell, présence rassurante à la maison.

Dorothy est une fille de Chicago, et son enfance a été un cauchemar. À sa naissance, ses parents ont seulement quinze et dix-sept ans. Ils divorcent quand Dorothy a huit ans et l'expédient, avec sa sœur, chez leurs grands-parents maternels en Californie, à Alhambra, près de Los Angeles. Un long voyage par le train, impensable aujourd'hui.

« Lorsque ma mère m'a dit pour la première fois comment elle avait dû s'occuper de sa sœur pendant ce voyage de trois jours, j'étais incrédule. Devenue mère, j'étais furieuse qu'on puisse traiter un enfant comme ça, même dans les années 1920, qui étaient plus sûres<sup>2</sup> », écrira Hillary. En Californie, Dorothy est en fait exploitée et maltraitée par sa grand-mère, « une femme sévère, immuablement vêtue de robes noires à la mode victorienne. Elle acceptait mal la présence de ma mère et ne s'intéressait à elle que pour lui inculquer ses règles domestiques rigides<sup>3</sup> ».

À quatorze ans, Dorothy n'en peut plus et s'engage comme jeune fille au pair chez un couple de San Gabriel, pour trois dollars la semaine. Dorothy découvre une

---

1. Barak Goodman, *Makers: Women Who Make America*, documentaire, février 2013 : <http://www.makers.com/documentary/womenwhomakeamerica>

2. *Il faut tout un village...*, *op. cit.*, chap. 3.

3. *Mon histoire*, *op. cit.*, chap. 1.

famille normale, où les enfants sont chéris et au centre des préoccupations de leurs parents. Elle travaille dur, entre ses tâches ménagères et le lycée. Mais, sans aide financière de sa mère, son rêve d'étudier s'écroule à son retour à Chicago, où elle se résigne à trouver un emploi de bureau.

La maltraitance et l'abandon de Dorothy par ses parents constituent un élément fondamental de la biographie d'Hillary. Des années plus tard, le monde cherchera à comprendre pourquoi cette femme trompée et humiliée par les frasques sexuelles de son mari est restée à ses côtés. On mettra sa fidélité sur le compte de son ambition politique démesurée, mais il faut sans doute aussi y voir son attachement viscéral à la famille; un papa et une maman unis dans les épreuves pour protéger leur enfant.

Mariée, Dorothy Rodham se cantonne à un rôle très traditionnel de mère. «J'ai grandi dans une famille qui aurait pu sortir directement de la série télévisée des années 1950 "Papa a raison"<sup>1</sup>», écrira Hillary.

Elle prépare le déjeuner pour ses enfants le midi (soupe de poulet, sandwich au beurre de cacahuète...) et, le soir, obéit à Hugh. Elle évite de réclamer de l'argent pour s'acheter une nouvelle robe. Elle ne passe le permis de conduire qu'au début des années 1960. Politiquement, Dorothy penche du côté démocrate mais le cache à son mari. Adorée par ses enfants, elle n'en est pas pour autant indulgente. L'une des anecdotes les plus fameuses racontées par Hillary est l'affaire des «coups de poing de Suzy O'Callaghan», quand la future candidate, âgée de quatre ans, était encore nouvelle dans le quartier.

---

1. «Father knows best», in *Il faut tout un village...*, *op. cit.*, chap. 2.

La méchante Suzy chahutait Hillary et refusait de la laisser jouer dehors. «Retournes-y immédiatement, ordonna Dorothy à sa fille en larmes, et, si Suzy te tape, tu n'as qu'à lui rendre. Je t'en donne la permission. Il faut que tu saches te défendre sur cette terre. Il n'y a pas de place pour les lâches dans cette maison<sup>1</sup>.» Expérience réussie : la fillette retourna dehors... et devint amie avec Suzy.

À mots couverts, Hillary a admis que son père ne traitait pas bien sa mère. Le journaliste Carl Bernstein va plus loin et parle d'un homme misanthrope, amer, qui maltraitait verbalement et humiliait son épouse<sup>2</sup>. « Mon père avait des idées bien tranchées, c'est le moins que l'on puisse dire<sup>3</sup> », convient seulement Hillary. Ses amis d'enfance ont décrit un homme difficile, vissé dans son fauteuil, qui houspillait sa femme. « Ma famille, comme toutes celles que je connais, était loin d'être parfaite, admitra Hillary. Mais, en tant qu'individus et en tant que famille, nous étions reliés par un sentiment d'engagement et de sécurité. Ma mère et mon père faisaient ce que les parents savent le mieux faire : ils ont consacré leur temps, leur énergie et leur argent à leurs enfants et fait des sacrifices pour nous donner une vie meilleure<sup>4</sup>. »

Chez les Rodham, comme plus tard chez les Clinton, on ne divorce pas. En tant que première dame, Hillary passera beaucoup de temps à déplorer l'augmentation du nombre de divorces dans la société américaine, citant des travaux de recherche évaluant leur impact sur les enfants. Elle mettra même en doute, en 1996, la légitimité du

---

1. *Mon histoire, op. cit.*, chap. 1.

2. *A Woman in Charge, op. cit.*, p. 12-16.

3. *Mon histoire, op. cit.*, chap. 1.

4. *Il faut tout un village...*, *op. cit.*, chap. 2.

divorce par consentement mutuel sans période d'attente, quand un couple a des enfants<sup>1</sup>. Devenue sénatrice, elle reprendra cette position en 2004. Pour elle, l'idéal reste « une famille intacte, soudée, sur laquelle on peut compter dans les épreuves<sup>2</sup> ».

Au lycée, Maine South High School, Hillary est scout et participe à de nombreuses activités. L'administration la recrute pour un tout nouveau « comité des valeurs culturelles », destiné à apaiser les tensions dans l'établissement et promouvoir la tolérance. Dans les lycées des années 1960, l'échelle sociale classe strictement les groupes, des athlètes et des pom-pom girls aux intellos, en passant par les « *blousons noirs* », les « *greasers* », aux cheveux gominés.

L'élève modèle, n'ayant pas réussi à être élue « présidente » du lycée en terminale, met sa défaite sur le compte du sexisme des garçons. Elle rejoint cependant le comité d'organisation des événements du lycée, notamment la fameuse « *prom* » de fin d'année, le bal où les jeunes viennent danser en couple. En dernière année, elle est élue par ses camarades comme « la fille la plus susceptible de réussir<sup>3</sup> ». Seul le rejet par la Nasa de sa candidature pour devenir astronaute la déçoit durablement.

La Hillary d'aujourd'hui est consciente qu'elle vivait dans une bulle. Park Ridge était blanche, ses habitants isolés des problèmes raciaux, de la lutte pour les droits

---

1. *Il faut tout un village...*, *op. cit.*, chap. 3.

2. *Il faut tout un village...*, *op. cit.*, chap. 2.

3. Park Ridge Public Library: [http://www.parkridgelibrary.org/research/hillary\\_rodham\\_clinton.aspx](http://www.parkridgelibrary.org/research/hillary_rodham_clinton.aspx)

civiques des Noirs. Mais son église, pilier de la vie de quartier à Park Ridge, va lui ouvrir les yeux.

Les Rodham sont protestants. Dorothy enseigne le catéchisme. Les enfants Rodham vont à l'église chaque dimanche, et le mercredi soir pour des activités culturelles ou sportives. Ils préparent l'autel avant le service.

Ses parents expriment leur foi différemment. Hugh met l'accent sur l'indépendance et l'autosuffisance. Pour Dorothy, la religion exige de chaque fidèle compassion et justice sociale. Hillary tente tant bien que mal de faire la synthèse. Un engagement épuisant, de son propre aveu, mais qu'un jeune révérend l'aide à réaliser. Don Jones reste l'une des figures marquantes de l'éveil intellectuel d'Hillary. Pour l'adolescente, il y a un avant et un après Don Jones.

Le pasteur est le premier à parler de «foi en action» aux adolescents de son église, la First Methodist Church de Park Ridge. À l'époque, la ville attire la classe moyenne blanche justement parce qu'elle est loin des problèmes urbains du centre de Chicago. Don Jones emmène ses étudiants dans ce centre, à seulement trois quarts d'heure de voiture.

«Il nous a forcés à sortir de notre zone de confort pour faire l'expérience de ce que John Wesley<sup>1</sup> appelait sa paroisse, c'est-à-dire le monde, même si nous étions parfois mal à l'aise, pour être honnête», s'est souvenue en 2015 Hillary lors d'un sermon à l'église méthodiste qu'elle fréquentait à Washington, à deux pas de la Maison Blanche<sup>2</sup>.

---

1. Prêtre anglican du XVIII<sup>e</sup> siècle, il est le fondateur de l'Église méthodiste.

2. Sermon à la Foundry United Methodist Church, Washington, 13 septembre 2015.

Grâce à Don Jones, pour la première fois, la jeune Hillary pénètre dans des églises noires ou hispaniques. Des liens se forment entre son groupe de jeunes et ceux du centre de Chicago. « Nous nous sommes rendu compte que ces jeunes gens étaient très semblables à nous, préoccupés par les mêmes sujets, mais souvent ils n'avaient pas les mêmes ressources et possibilités que nous<sup>1</sup>. » L'Église méthodiste les bouscule. « Je chérissais l'Église méthodiste car elle nous a fait le don de la grâce personnelle et de l'obligation d'accomplir la mission sociale de l'évangile<sup>2</sup>. »

C'est Don Jones qui emmène Hillary et ses camarades voir Martin Luther King Jr., en 1962, à l'Orchestra Hall de Chicago. Le militant des droits civiques fait peur à certains parents de Park Ridge, qui interdisent la sortie à leurs enfants. Nous sommes avant la grande Marche sur Washington pour l'emploi et la liberté, et les grandes lois pour les droits civiques de 1964 et 1965. En coulisses, Hillary et son groupe serrent la main de « MLK ». « Je suis sortie de la salle transformée<sup>3</sup> », racontera Hillary.

La foi en action deviendra pour la démocrate un guide de philosophie politique. Il ne suffit pas de célébrer les dons de Dieu, il faut les utiliser au service d'autrui, et d'un monde meilleur, plus juste, plus paisible. Hillary a choisi la voie prônée par sa mère.

Chaque enfant peut apporter beaucoup au monde, mais tous les enfants n'ont pas la chance de pouvoir exploiter ce potentiel « donné par Dieu », répétera la candidate

---

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

à la Maison Blanche. Pour la démocrate, la politique doit rétablir l'égalité des chances. Chaque personne est une graine qui ne demande qu'à pousser. Le rôle du gouvernement est d'abattre les « barrières » économiques, sociales et culturelles empêchant la réussite.

Dorothy Rodham est morte en octobre 2011, alors que sa fille était secrétaire d'État. Elle vivait alors avec Hillary à Washington.

« Personne n'a eu plus d'influence sur ma vie et n'a façonné davantage celle que je suis devenue, a écrit Hillary dans ses derniers mémoires, publiés en trois ans après. Ma mère mesurait la valeur de sa vie à l'aune de l'aide et du réconfort qu'elle apportait aux autres. Si elle était encore parmi nous, je sais qu'elle nous inciterait à faire de même. Ne jamais se reposer sur ses lauriers. Ne jamais renoncer. Ne jamais cesser de rendre le monde meilleur. Le travail continue<sup>1</sup>. »

Telle est la leçon fondamentale de Park Ridge. Un environnement dur mais sûr, un cocon protégé, régi par des règles strictes. Dans ce cadre contraignant, Hillary a appris à concentrer ses efforts au service d'un objectif.

À dix-sept ans, en 1965, la lycéenne n'imagine pas arrêter ses études, d'autant qu'elle fait partie des 5 % de meilleurs élèves de terminale<sup>2</sup>. Reste à choisir dans quelle université. Deux enseignantes de son lycée lui recommandent d'envoyer des dossiers à deux prestigieux établissements pour jeunes filles dans le Massachusetts, le Smith College et le Wellesley College. « Elles m'expliquèrent que si je m'inscrivais dans une université féminine je pourrais me concentrer sur mes études pendant

---

1. Hillary Clinton, *Le Temps des décisions*, Fayard, 2014, chap. 25.

2. *A Woman in Charge*, *op. cit.*, p. 33.

la semaine. Cela ne m'empêcherait pas de m'amuser le week-end<sup>1</sup> », écrira Hillary.

La jeune fille hésite : elle n'avait jamais imaginé quitter le centre des États-Unis. Toutes ses amies posent leurs candidatures dans des universités connues de la région. Ses parents à elle ne posent qu'une seule condition pour payer sa scolarité : qu'elle n'aille pas à l'ouest du Mississippi, où son père craint vraisemblablement qu'elle ne se frotte trop aux « *beatniks* ». Hillary se décide après avoir lu la brochure de l'université de Wellesley, parce qu'un joli lac agrémenté le campus, près de Boston, à proximité d'Harvard, réservée à l'époque aux garçons, comme les sept autres établissements de l'Ivy League, ce groupe d'universités privées du Nord-Est.

Sa mère a pleuré en la laissant là-bas, mais, racontera Hillary, « à l'époque, j'avais les yeux tournés vers mon propre avenir<sup>2</sup> ».

---

1. *Mon histoire, op. cit.*, chap. 1.

2. *Ibid.*